

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE MIRI



Indexation



ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org



REVUE SEMESTRIELLE / N° 008 / JUIN 2025

ISSN : 1987-1538

E-mail : revuemiri09@gmail.com

Tel. +237 6 99 56 34 79 / +223 75 35 97 82

Bamako - Mali

PRESENTATION DE LA COLLECTION

La Revue Internationale de Philosophie (Miri) est une collection périodique spécialisée du Centre Africain de Recherche et d’Innovations Scientifiques (CARIS) et de ses partenaires dans le but de renforcer et d’innover la recherche en histoire de la philosophie, philosophie de la logique, philosophie du langage, métaphysique, épistémologie, philosophie des sciences, philosophie morale et politique, esthétique, philosophie du droit, histoire des idées, philosophie de l’environnement, théologie et en ontologie.

Les objectifs généraux de la revue portent sur la valorisation de la recherche Philosophique à travers le partage des résultats d'avancées scientifiques, l'innovation thématique, et la culture de l'esprit critique.

Son objectif spécifique est de redynamiser la production des thématiques pertinentes sur les réalités sociales africaines, les théories de la connaissance, la philosophie du développement, la philosophie des médias, la crise de l'identité de l'Afrique moderne, la philosophie de l'information et la pensée philosophique africaine.

EQUIPE EDITORIALE

Directeur de Publication

Pr Belko OUOLOGUEM (Mali)

Directeur Adjoint

Pr Sékou YALCOUYE (Mali)

• Comité scientifique et de lecture

Pr Mahamadé SAVADOGO (Professeur des universités, Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Yodé Simplice DION (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan),

Pr Jean Maurice MONNOYER (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Mounkaila Abdo Laouli SERKI (Professeur des Universités Abdou Moumouni de Niamey)

Pr Samba DIAKITÉ (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Isabelle BUTERLIN (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Yao Edmond KOUASSI (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Akissi GBOCHO (Professeur des universités Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire)

Pr Gbotta TAYORO (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan)

Pr Blé Marcel Silvère KOUAHO (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Abdoulaye Mamadou TOURE (Professeur des universités UGLC SONFONIA, Conakry, Guinée)

Pr Jacques NANEMA (Professeur des universités Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Nacouma Augustin BOMBA (Maitre de conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim CAMARA (Maitre de conférences, ENSup, Mali)

Dr Souleymane KEITA (Maitre de Conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

- **Comité éditorial**

Pr Sigame Boubacar MAIGA (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

Dr Siaka KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim Amara DIALLO (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Oumar KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Amadou BAMBA (Economie, Université des Sciences Sociales et de Gestion de Bamako, Mali)

Dr Eliane KY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Samba SIDIBE (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

M. Souleymane COULIBALY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

- **Rédacteur en chef**

Dr Mahmoud ABDOU (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

- **Coordinatrice**

Dr Palaï-Baïpame Gertrude (Histoire, Université de Douala, Cameroun)

- **Coordinateur adjoint**

M. Fousseyni BAGAYOKO (Informaticien, responsable technique de la Revue)

POLITIQUE EDITORIALE

La revue internationale de Philosophie (MIRI) est une revue qui paraît deux (2) fois l'année et publie des textes qui contribuent au progrès de la connaissance dans tous les domaines de la philosophie et des sciences humaines. Revue MIRI publie des articles de qualité, originaux, de haute portée scientifique et des études critiques.

« Pour qu'un article soit recevable comme publication scientifique, il faut qu'il soit un article de fond, original et comportant : une problématique, une méthodologie, un développement cohérent, des références bibliographiques. »

(Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur CAMES)

- ✓ La bibliographie doit être présentée dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.
- ✓ Classer les ouvrages d'un même auteur par année de parution et selon leur importance si des ouvrages de l'auteur sont parus la même année.
- ✓ Tous les manuscrits soumis à la revue MIRI sont évalués par au moins trois chercheurs, experts dans leurs domaines respectifs.
- ✓ Suite à l'acceptation de son texte, l'auteur-e s'acquitte des frais d'instruction et de publication avant poursuite du reste de la procédure.
- ✓ Un texte ne sera pas publié si, malgré les qualités de fond, il implique un manque de rigueur sémantique et syntaxique.
- ✓ Chaque auteur reçoit son Tiré à part dès la publication du numéro.
- ✓ Les droits de traduction, de publication, de diffusion et de reproduction des textes publiés sont exclusivement réservés à la revue MIRI.
- ✓ Après le processus d'examen, l'éditeur académique prend une décision finale et peut demander une nouvelle évaluation des articles s'il a des présomptions sur la qualité de l'article.

SOMMAIRE

Toussaint Kouame N'GUESSAN

Panser la corruption en Afrique à l'aune du penser de Machiavel.....1

Salifou DJIGUEMDE

Les défis d'une culture de la rationalité face aux systèmes de croyances en Afrique.....19

DIOMAND Aikpa Benjamin

Contribution critique et normative sur le terrorisme et la sécurité.....32

TAKPE Kouami Auguste

Représentations sociales du culte des jumeaux chez les Fon d'Agbangnizoun au Bénin.....51

N'Goran Vincent Alla

Georges Canguilhem et le statut scientifique de la santé : La santé, un concept vulgaire et normatif67

Oumar KONÉ

La complexité de la révolution transhumaniste : Quelles perspectives pour l'Afrique84

Zibrila MAIGA

Pratique de la reformulation en classe bilingue : défis et perspectives.....103

Yacouba TRAORÉ

De l'illusion au clivage politique droite/gauche : pour une radicalisation démocratique.....118

Thibaut Dubarry

L'angoisse pentecôtiste au regard de la promesse d'autonomie. Illustration des contradictions de la sortie du religieux dans l'ère démocratique libérale à la lumière d'une Église d'un township sud-africain.....134

Ibrahima KINDA

Le cri de l'école au sahel.....152

Yao Sabin KOUADIO

Sur la dynamique politique en Afrique à partir des concepts de puissance et de force chez Spinoza et Tempels.....174

<i>Pégala Soro Épouse Doua</i>	
Les savoirs endogènes africaines à l'aune de la méthode scientifique poppérienne.....	189
<i>Albert ILBOUDO</i>	
La métaphysique, en dépit de l'actualité.....	207
<i>Julien YABRE</i>	
Le sens schellingien de la fondation de la philosophie : à partir de Fichte et contre Fichte.....	226
<i>Grahon Marie Thérèse Sidonie BEUGRE, N'dri Solange KOUAME</i>	
Mobilité et dialectique platonicienne.....	239
<i>Ange Allassane KONÉ</i>	
Le monde intelligible platonicien : à l'image du monde spirituel biblique ou archétype de pensée ?.....	252
<i>Mahmoud ABDOU, Sigame Boubacar MAIGA</i>	
La démocratie et les réalités sociales : les défis de toute bonne gouvernance politique.....	268

LA MÉTAPHYSIQUE, EN DÉPIT DE L'ACTUALITÉ

Albert ILBOUDO

Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)

Laboratoire de Philosophie (LAPHI)

albertilboudo1@gmail.com

Résumé

Considéré par les tenants de la philosophie fondamentale comme le savoir le plus éminent car portant sur le fond du réel, le savoir métaphysique peine aujourd’hui à se faire une place dans le monde contemporain où les regards se tournent presqu’exclusivement sur les sciences positives, celles qui s’attachent autant à la connaissance qu’à la domination de l’étant-donné. L’époque actuelle met clairement en demeure tout projet de savoir d’exposer aux yeux du commun des hommes ses retombées pratiques et utilitaires.

Pourtant, en dépit de l’apparente assurance dans laquelle nous installons la technoscience, l’étonnement et l’inquiétude métaphysique refusent de se dissiper dans notre être-là. Le questionnement ontologique se pose et s’impose à nous autant comme souci de l’existence et comme méta-science non moins nécessaire. En effet, fait observer Kant (1993, p.149-150), « la métaphysique est un besoin pressant, qui est encore quelque chose de plus qu’un simple désir de savoir ». De par ses interrogations, elle transcende le monde phénoménal, pour poser le problème relatif à la finalité de toute entreprise et de toute action humaine.

La présente réflexion questionne le sens et la place de la métaphysique dans le contexte actuel du monde. Elle vise à montrer que l’humain se perd nécessairement, se vide spirituellement lorsqu’il en vient à reléguer à l’arrière-plan la métaphysique.

Mots clefs : Être, Métaphysique, Nihilisme, Poésie, Technoscience.

Abstract

Considered by proponents of fundamental philosophy to be the most eminent form of knowledge because it addresses the depths of reality, metaphysical knowledge is struggling to find a place in the contemporary world, where attention is focused almost exclusively on the positive sciences, those concerned as much with knowledge as with the domination of the given. The current era clearly requires any project of knowledge to expose its practical and utilitarian implications to ordinary human eyes.

Yet, despite the apparent assurance in which technoscience instills us, metaphysical astonishment and anxiety refuse to dissipate in our being-here. Ontological questioning arises and imposes itself upon us as much as a concern for existence as a no less necessary metascience. Indeed, Kant (1993, pp. 149-150) observes, "metaphysics is a pressing need, which is still something more than a simple desire for knowledge." Through its questions, it transcends the phenomenal world, to pose the problem of the purpose of all human endeavors and actions.

This reflection questions the meaning and place of metaphysics in the current context of the world. It aims to show that humans necessarily lose themselves, become spiritually empty, when they relegate metaphysics to the background.

Keywords: Being, Metaphysics, Nihilism, Poetry, Technoscience.

« Il ne faut donc pas écouter les gens qui nous conseillent, sous prétexte que nous sommes des hommes, de ne songer qu'aux choses humaines et, sous prétexte que nous sommes mortels, de renoncer aux choses immortnelles ».

Aristote, *Éthique de Nicomaque*, Livre x, pp.228-229.

Introduction

L'époque actuelle, héritière de la modernité, se revendique ouvertement positiviste. Ne comptent à ses yeux que les sciences positives, celles qui s'attachent à la connaissance des multiples facettes de l'étant, ou de la réalité physique. Les sciences de tous ordres visent le même but : décrire froidement la réalité, dévoiler toutes les zones d'ombre du réel en vue d'assurer pour l'homme une maîtrise complète de celle-ci. Cette ambition portée par la science moderne dont l'essence est technicienne vise, semble-t-il, à dissiper dans nos vies toute crainte et inquiétude. Malgré tout, il nous arrive, par intermittence, en tant qu'être de pensée d'éprouver la pesanteur du vide au cœur même de notre réalité matérielle et sensible. Nous sommes parfois envahis d'une sensation d'indifférence à l'égard de la matière, en dépit du confort matériel et des explications souvent rassurantes résultant des efforts des sciences. C'est cela même l'inquiétude métaphysique. C'est elle qui déclenche la quête du sens de ce qui est profond et consistant. Cette quête nous pousse à vouloir connaître ou du moins à tenter de comprendre la présence du vide qui habite la réalité matérielle.

C'est la volonté d'interroger ce fait étrange qui émerge dans le monde empirique, sans pour autant se réduire à celui-ci, qui justifie l'examen d'un tel sujet : « La métaphysique, en dépit de l'actualité ». La présente réflexion vise à montrer que le questionnement métaphysique, loin d'être relégué à l'arrière-plan, surgit toujours, parfois de façon importune, au cœur de l'existence de tout être pensant, et apparaît toujours comme dépaysant et même déroutant. Face à la ruée du monde vers la science et ses prouesses, cette question qui a traversé tous les âges de la philosophie ressurgit : qu'est-ce que la métaphysique ? Il s'agit là d'une interrogation de type heuristique qui questionne la chose même, sous une grille critique. Dans ce monde contemporain, où du fait du succès apparent des sciences, le premier venu s'hasarde souvent, sans autre forme de procès, à déclarer la vacuité de la philosophie, il se pose cette interrogation : en quoi la métaphysique s'impose toujours à l'homme comme un souci existentiel ? L'époque actuelle est sans ambiguïté l'ère où les discours portant sur la fin de la métaphysique sont

légions. De notre point de vue, c'est chez Martin Heidegger que cette notion de fin de la métaphysique est fondamentalement conceptualisée. Nous pouvons alors nous demander ce que signifie le concept de la fin de la métaphysique pour Heidegger. Pourquoi cette fin ne signe pas la disparition de la métaphysique mais bien plutôt une occasion épochale offerte à la pensée de se transformer en vue de transformer l'essence de l'homme, rendant possible l'avènement d'une méditation authentique de l'être dans sa vérité ? Le premier point de notre analyse s'attache à déployer le sens et les implications de la notion de métaphysique. Le deuxième moment traite de la métaphysique comme souci de l'existence. Dans la troisième partie, nous questionnons la notion de la fin de la métaphysique dans la perspective de l'avènement de l'autre pensée, dans la philosophie de Heidegger.

1. La métaphysique en question

Bien qu'ayant émergée de bonne heure avec les premières interrogations philosophiques grecques, notamment dans les poèmes de Parménide¹, la notion de métaphysique qui vient du grec *τα μετα τα φύσικα* est apparue formellement dans le corpus aristotélicien, sur l'initiative d'Andronicos de Rhodes, l'éditeur dont il est revenu la primeur de classer et de publier les ouvrages d'Aristote selon les thématiques générales dont ils traitent. Comme les premiers écrits connus d'Aristote portaient le titre de physique car traitant spécifiquement de thématiques relatives à la nature, c'est de façon presque spontanée que l'éditeur a attribué à ces fameux écrits qui étaient restés jusque-là sans titre la dénomination de « métaphysique » qui signifie littéralement ce qui vient après la physique ou ce qui vient après la nature. Les écrits métaphysiques d'Aristote (1971, p.171) renvoient à ce qu'il appelle lui-même la *Philosophie première*. Comme telle, cette philosophie désigne d'une part l'ontologie, entendons la « science qui étudie l'être en tant qu'être ». D'autre part, elle se décline comme théologie lorsqu'elle prend pour objet Dieu ou l'être suprême ou encore le premier moteur.

Plus tard dans le Moyen âge et dans la modernité, la métaphysique, toujours sous l'influence des œuvres d'Aristote, désignera toute forme de recherche portant sur ce qui se situe au-delà du physique ou de la nature, ou ce qui relève des réalités immatérielles. De façon générale, elle se présente comme un ensemble d'interrogations et de savoirs visant à saisir l'essence de toute chose ou encore les « réalités » non tangibles ou immatérielles, telles Dieu, l'âme, la liberté, etc.

¹ Parménide est considéré comme l'un des premiers métaphysiciens de l'histoire de la pensée grecque. « L'être est, dit-il, et le non-être n'est pas. (...) Et poser l'imméritabilité du réel (l'être), n'était-ce pas s'obliger à nier les choses phénoménales, puisqu'elles sont données comme changeantes ? » A. Leclerc, *La Philosophie Grecque avant Socrate*, éd. Librairie Bloud et C^e, Paris 1908, pp.58-59.

Confrontée ordinairement aux préoccupations de la vie quotidienne, la majorité des hommes manifeste rarement un intérêt prononcé pour cette forme de savoir, considérée tout de même par certains, notamment Hegel, comme le noyau ou le sanctuaire de la philosophie. Sur le sol grec où l'interrogation philosophique a pourtant émergé, la métaphysique a aussitôt fait l'objet de contestation, voire de raillerie par le sens commun et par certains savants au sujet de sa contribution réelle à l'amélioration de la condition matérielle et historique des hommes. Les sophistes de l'époque de Platon, notamment Gorgias, n'ont pas manqué clairement de contester aux philosophes la légitimité d'un discours qui serait d'ordre ontologique, capable de saisir via le concept ce qui relève de l'être en tant qu'il constitue une réalité transcendant le monde sensible. Dans son dialogue intitulé le *Sophiste*, Platon (2008, p.1099), par la parole de l'Étranger d'Elée faisait constater l'impasse à laquelle on peut être confronté lorsqu'on s'attaque à une question redoutable comme celle portant sur l'être. Il y dira : « Ainsi donc, celui qui affirme que [245e] l'être est soit un couple, soit seulement une unité, se trouve acheminé vers des milliers d'autres impasses infranchissables ». Ce témoignage du philosophe ne suffit-il pas déjà pour nous convaincre à quel point les interrogations métaphysiques peuvent confondre celui qui s'y engage ? Il n'est donc pas étonnant de voir de telles questions rebuter le sens commun.

Attachés à la réalité concrète et massive, les hommes ont dû matinalement opposer la métaphysique à la technique dont les résultats sur la vie sont palpables et incontestables. S'apparentant, à leurs yeux, à une simple abstraction ou à une vaine spéulation, le savoir métaphysique n'a selon eux rien d'une nécessité. “Vivre d'abord, philosopher ensuite”, disaient les Anciens pour signifier combien la réflexion philosophique est accessoire face à des questions existentielles comme le manger, le boire et le dormir. De là, il se pose nécessairement la question de l'utilité de la métaphysique. En quoi la métaphysique n'entre pas dans le rang des savoirs posés *a priori* comme utiles ?

Est utile, en effet ce qui sert à quelque chose, ce dont la présence n'a de sens que lorsqu'il peut remplir une fonction utilitaire. Les choses utilitaires sont celles sollicitées fréquemment dans le commerce quotidien des hommes. Ces choses dont la fonction primordiale est l'utilisabilité appartiennent au monde des étants-là-devant ou celui des étants à portée de mains. C'est sur ces étants que se focalisent d'emblée et le plus souvent le regard et le souci du *Dasein* quotidien absorbé par la réalité immédiate de son être-au-monde. Le questionnement philosophique qui vise à comprendre l'au-delà des choses physiques apparaît comme étranger aux préoccupations primaires et utilitaires qui tiennent d'habitude en haleine l'exister du *Dasein* quotidien. La métaphysique paraît alors vaine, inactuelle et sans intérêt dans un contexte où tout ce qui vaut

se mesure selon l'étalement de l'utilité. Sur la nature singulière du questionnement philosophique, M. Heidegger (1967, pp.20-21) relève clairement son apparente inutilité, son inactualité par rapport à ce qui pourrait correspondre aux attentes et aux besoins du sens commun, à travers ce passage :

La philosophie est essentiellement inactuelle parce qu'elle appartient à ces rares choses dont le destin est de ne jamais pouvoir rencontrer une résonance (*Widerklang*) immédiate dans leur propre aujourd'hui, et de ne jamais non plus avoir le droit d'en rencontrer une. Lorsque quelque chose de tel semble se produire, lorsqu'une philosophie devient une mode, alors, ou bien il n'y a pas philosophie véritable, ou bien celle-ci est détournée de son sens et utilisée abusivement, selon les besoins du jour, ou à des fins qui lui sont étrangères.

Suivant cette explication de Heidegger, le savoir philosophique n'a pas pour fonction de satisfaire les besoins pressants de l'homme, dans la mesure où son essence destinale ne vise pas la compréhension de l'étant en vue de le rendre profitable et employable, contrairement à l'ambition et à la vocation de la technoscience. Sa vocation réelle n'est pas de se plier aux *desiderata* du jour et de la masse qui tiennent généralement pour nul et non avenu ce qui n'est pas de l'ordre du consommable. La philosophie, surtout dans son versant métaphysique s'affirme plus comme un savoir spéculatif qu'un savoir vérifiable et vérifié à partir de ses applications pratiques. Autrement dit, elle refuse de se subordonner aux attentes immédiates du *Dasein* humain. Comme le soutient A. Kouakou (2014, p.13), « La Science et le *Dasein* sont en phase, car face aux besoins éprouvés ou ressentis de l'homme, expression d'un manque, le savoir scientifique se déploie tout entier pour lui produire l'étant dont il a besoin, et dont il se préoccupe ». La science tient son estime du fait qu'elle se présente comme une théorie se rapportant au réel objectivable. Max Planck, cité par M. Heidegger (1958, p.64), disait : « Est réel ce qu'on peut mesurer ». Tout ce qui échappe à la norme du mesurable n'a pas de valeur scientifique et se voit reléguer au rang des pseudo-sciences, dont la croyance freine le progrès de l'humanité.

Auguste Comte rappelait déjà dans son *Cours de Philosophie Positive* que la métaphysique (étape de l'histoire de l'humanité où l'homme recourrait aux principes abstraits pour rendre compte des phénomènes) tout comme la théologie (âge où l'homme expliquait les phénomènes en convoquant des entités suprasensibles) dont elle a pris le relai n'étaient que des moments de transition historique devant céder définitivement la place à la science. Dans la pleine maturité de l'esprit qui correspond à l'âge de la science, l'homme, selon A. Comte (2001, p.27), renonce à la recherche du pourquoi ultime des phénomènes pour « s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire

leurs relations invariables de succession et de similitude ». Dans notre époque marquée par le règne sans partage des sciences et techniques, l'interrogation de type métaphysique se découvre comme dénuée de toute importance au point qu'on en vient à se poser légitimement la question sur le rôle à confier à cette partie de la philosophie qui en constitue en vérité la pierre angulaire. En d'autres termes, la métaphysique peut-elle encore tenir comme valable dans le vaste champ des savoirs humains ? Ou n'est-il pas venu le moment de la ranger définitivement dans le dépotoir de l'histoire des idées ?

La réponse des philosophes du *Cercle de Vienne* qui, eux ambitionnaient de fonder une philosophie scientifique, est sans appel concernant le sort de la métaphysique. D'après R. Carnap (1985, p.96), l'un de leurs éminents représentants, « poser des questions métaphysiques est une activité stérile ». En clair, estiment-ils, la philosophie doit faire place à la logique de la science, c'est-à-dire à l'analyse logique des concepts et des énoncés de la science. Selon ce courant philosophique, la métaphysique pose des faux problèmes, des questions insolubles, d'où son incapacité à s'imposer comme une science rigoureuse. Suivant F. Nef (2004, p.157), il y a chez Carnap, un désaveu de la métaphysique dont les termes fondamentaux tels « l'absolu, l'esprit, l'être pour soi, etc. ne se vérifient nullement dans la sphère empirique ». La nouvelle philosophie destinée à faire œuvre utile auprès de la science est non pas un système de doctrines mais une activité d'élucidation des énoncés de la science. Ceci conforte cette idée de B. Russell (1971, p.54) selon laquelle « Tous les problèmes philosophiques abordés par la philosophie peuvent se réduire, pour autant qu'ils soient spécifiquement philosophiques à des problèmes de logique ».

Bien avant l'avènement de la philosophie analytique et logique et dans une tout autre perspective, Kant, sous une certaine réserve, remettait en question, dans la *Critique de la raison pure*, la validité du savoir métaphysique du point de vue scientifique et épistémologique. Partant du fait que l'être humain est un être fini, sa connaissance du réel se limite à ce qui lui est livré par l'intuition sensible dont les données sont organisées en concepts et propositions sensées sous le pouvoir des règles de l'entendement, qui se présente comme la faculté génératrice des concepts *a posteriori*. En conséquence toute connaissance véritable ne saurait excéder le champ de l'expérience ou des phénomènes. Ce qui bat en brèche l'entreprise spéculative de la métaphysique dogmatique qui prétendait connaître à l'aide d'une intuition intellectuelle des réalités suprasensibles débordant le cadre spatio-temporel de l'être fini qu'est l'homme, telles Dieu, l'âme, la liberté. Cependant, précisons qu'à la différence des tenants de la philosophie positiviste ou analytique qui clamaient et réclamaient la stérilité de toute recherche métaphysique, Kant, métaphysicien dans l'âme, prône plutôt une réforme de celle-ci, une

réforme visant à lui conférer toutes ses lettres de noblesses en l'ouvrant exclusivement à un univers de thématiques spécifiques portant sur la liberté humaine, l'axiologie, la théologie, l'eschatologie, domaines dans lesquels sa contribution serait non moins essentielle à l'existence de tout humain sensé et raisonnable. Dans la préface de la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*, Kant (2006, p.71-72) le rappelle de fort belle manière en ces termes :

Cela étant, il nous reste encore, une fois dénié à la raison speculative tout progrès dans ce champ du suprasensible, à rechercher si ne se trouvent pas dans sa connaissance pratique des données conduisant à déterminer ce concept transcendant de la raison qui est celui de l'inconditionné, et permettant ainsi de faire accéder, conformément au souhait de la métaphysique, notre connaissance *a priori*, bien qu'uniquement du point de vue pratique, au-delà des limites de toute expérience possible.

De ce point de vue, la métaphysique se définit comme une interrogation de laquelle il se dégage des réponses vitales pour l'existence humaine. Elle engage le destin de l'humanité, en ceci que dans son questionnement, il s'agit certes de l'être comme entité transcendant la réalité sensible, mais en vérité, la préoccupation de ce qui semble transcender le réel physique n'a pas pour but de créer un quelconque hiatus entre l'homme et la réalité de son être-au-monde historial, comme est conduit à penser le sens commun. Pourquoi d'ailleurs, il surgit, dans le "train-train" quotidien des hommes, cette soif de compréhension qui déborde le cadre de l'ontique ? À Cette interrogation, la réponse qu'apporte Heidegger (1986, p.29), confirme et éclaire davantage le propos sus-cité de Kant : « Le sens d'être doit donc être déjà d'une certaine manière à notre disposition. On l'a déjà indiqué : nous nous mouvons toujours déjà dans une entente de « être », c'est d'elle que se nourrit la tendance à le conceptualiser ». Ce qui revient à dire que l'homme, en raison de son statut de *Dasein* développe un besoin d'entendre l'être parce qu'il baigne dans l'être qui constitue le fond de sa texture physique. L'être le réclame toujours comme espace libre pour se manifester en propre dans la réalité historique, qui est son unique lieu d'éclosion. Lorsque Kant (1986, pp.149-150), déclare cette vérité : « Il y aura donc toujours au monde, et qui plus est, en tout homme, surtout s'il réfléchit, une métaphysique, que chacun, en l'absence d'un étalon connu de tous, se taille à sa guise », n'est-ce pas déjà là un rappel à l'homme qu'il ne saurait fuir longtemps sa situation de *Dasein* qui le tient lier à l'être sans corrompre la dignité de son essence, qui dépasse l'exigence des besoins physiques et matériels ?

De ces propos, la métaphysique se découvre comme un condensé de questionnements spécifiques qui *a priori* semblent ne pas répondre aux préoccupations urgentes et pratiques de l'être humain, cet être de besoin, accaparé par la satisfaction de ses besoins primaires et

biologiques, attitude qui du reste ne supprime pas la soif d'ontologie au risque de le confiner dans la matière, le rabaisant à sa simple nature animale aux dépens de son humanité. La métaphysique est alors souci de l'existence. Comment se justifie en profondeur une telle assertion ?

2. La métaphysique comme souci de l'existence

Le désintérêt des hommes pour la métaphysique découle de plusieurs raisons comme a pu l'illustrer notre précédent propos. Les raisons évoquées semblent bien défendables, eu égard aux arguments fournis. Tous tendent en effet à déclarer, sans appel, l'inanité de la métaphysique. Cela dit, quel fondement sous-tend ontologiquement et existentialement un tel rejet ? Cette attitude n'est-elle pas, en vérité, une manière voilée pour l'homme de fuir la réalité ontologique de son être ?

Le manque d'intérêt de l'homme à l'égard de la métaphysique, parce qu'elle ne produirait rien d'utile ou qu'elle se focaliserait sur des problèmes immatériels ou trop abstraits, s'explique moins par le défaut de rendement de la métaphysique que par cette tendance humaine à accorder plus d'importance à la satisfaction de ses désirs matériels, ceux dont l'assouvissement le plonge momentanément dans un état de plaisir exigeant de par sa nature éphémère un renouvellement perpétuel. Même là où il ne se pose plus des difficultés relatives aux besoins primaires de l'homme, tels l'alimentation, le logement, la santé, cette tendance à réifier la matière et à s'en soucier exclusivement, bien loin de reculer, va s'accroissant, au point où nous sommes portés à questionner encore l'essence de l'homme. Cette situation existentielle est clarifiée par ceci, soutient Martin Heidegger que l'existence de l'humanité se déploie d'ores et déjà sur un fond d'inauthenticité. La déchéance de l'existence, note F. Dastur (2011, p.209) commentant la pensée heideggérienne, est la conséquence de ce que « celle-ci est retenue captive des tâches mondaines dans lesquelles elle s'absorbe ». Ce qui se traduit par une extension du nihilisme et une ruée effrénée vers les sciences ontiques, celles qui garantissent à l'homme un contrôle et une domination totale de l'étant, au détriment de l'angoisse ontologique, garante d'une ouverture authentique à l'être.

L'époque actuelle est celle où il se pose avec acuité le problème du sens, qui résulte lui-même d'une crise sournoise liée à l'oblitération de la question de l'être. Cette crise se manifeste, entre autres, fait observer M. Heidegger (1952, p.56) par : « la fuite des dieux, la destruction de la terre, la grégarisation de l'homme, la prépondérance du médiocre ». La crise nihiliste est la conséquence d'une civilisation ayant conditionné l'homme depuis l'avènement de la pensée

moderne, notamment avec Descartes, à se concevoir comme le seul *hypokheimenon*², c'est-à-dire le seul sujet ou encore le seul fondement appelé à fonder la réalité de tout ce qui est hors de lui sous le statut de l'objet comme fonds disponible à exploiter. À ce propos, P. Ricœur (1969, p.227) écrit :

L'homme se met lui-même en scène, il se pose comme la scène sur laquelle l'existant doit désormais comparaître, se présenter, bref se faire tableau. La prétention de dominer l'étant comme un tout, à l'âge de la technique, est seulement une conséquence, la plus redoutable, de l'émergence de l'homme sur la scène de sa propre représentation.

Dans le souci exclusif de l'objectivation de l'étant, l'homme a fini par s'oublier pour se perdre dans la considération de ce qui n'est pas véritablement lui. D'où la pertinence de cette parole de M. Heidegger (1992, p.22) qui résonne comme une sonnette d'alarme : « Ce qui donne le plus à penser est que nous ne pensons pas encore ; toujours « pas encore » bien que l'état du monde devienne constamment ce qui donne davantage à penser ». De ce fait, qu'est-ce donc que l'homme, compris sous l'angle de sa nature ontologique ?

L'homme vu sous sa dignité ontologique se découvre, selon M. Heidegger (1986, p.74), comme *Dasein*, c'est-à-dire « l'étant pour qui il y va en son être de cet être même ». Ce qui revient à dire que l'existence de l'homme se déploie comme une présence ouvrante qui libère le sens à propos de son propre être et de la réalité hors de lui. Les modes d'être du *Dasein* qui désignent essentiellement son être-au-monde sont la préoccupation et la sollicitude qui naissent elle-même du souci. Comme le remarque si bien L. Couloubaritsis (2005, p.337),

le souci ne saurait être ramené en sa totalité essentiellement indéchirable, à des actes particuliers ou à des pulsions comme le vouloir, le souhait, etc., car ces actes sont enracinés par une nécessité ontologique dans le *Dasein* comme souci. [...] Le souci est ontologiquement « antérieur » à tous ces phénomènes, et il est, en plus, structurellement « articulé », non pas selon les structures catégoriales (ontiques), mais selon les existentiels, constitutifs de la temporalité.

L'existence humaine dans sa temporalisation se transcende toujours pour se rapporter multiplement à la présence ; elle est en cela métaphysique. La manière d'être-là de l'homme, spontanément ontologique, est à prendre en considération avant le développement de tout contenu doctrinal thématique ainsi que le témoigne ce propos de M. Heidegger (1953, p.298) :

² Dans le chapitre intitulé « *L'époque des « conceptions du monde »* », qu'on retrouve dans son recueil *Chemins qui ne mènent nulle part*, M. Heidegger (1962, p.115) écrit : « Ce mot de *subjectum*, nous devons à la vérité le comprendre comme la traduction du grec *hypokheimenon*. Ce mot désigne ce qui est étendu devant (*das Vor-Liegende*), qui, en tant que fond (*Grund*), rassemble tout sur soi. (...) Si à présent l'homme devient le premier et le véritable *subjectum*, cela signifie alors que l'étant sur lequel désormais tout étant comme tel se fonde quant à sa manière d'être et à sa vérité, ce sera l'homme ».

La métaphysique n'est pas une simple « création » que l'homme coule en système et en doctrine : la compréhension de l'être, son re-jet, s'accomplit (*geschieht*) dans le *Dasein* même. La « métaphysique est l'événement fondamental qui surgit avec l'irruption dans l'étant de l'existence concrète de l'homme.

Cette conception de l'existence humaine appréhendée comme transcendance par rapport à ce qui se tient là ontiquement, laisse comprendre l'existence authentique comme un arrachement constant de l'homme à sa dimension strictement matérielle ou ontique. Il s'agit d'une libération en soi de son propre être vis-à-vis des considérations impropre diffusées par le on-dit dont la sphère est confinée dans l'inauthenticité. Projété hors du registre à partir duquel il a l'habitude de jauger la valeur des choses en termes d'intérêt, de profit, de rentabilité et d'utilité, le *Dasein* peut oser s'enquérir du sens propre de l'existence même. Les interrogations les plus ordinaires qui émergent de l'existence de l'homme libérée de l'emprise des besoins primaires et biologiques n'ont rien d'ordinaire. Les interrogations telles : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Qu'advient-il après cette vie ? » ne sont rien d'autre que des manifestations du souci caractérisant la réalité essentielle de l'homme. Ce souci qui convertit l'existence routinière en une angoisse déconcertante déclenche le désir de trouver une réponse globale et inconditionnée au problème qu'est l'existence, une réponse seule à même de satisfaire la curiosité dont l'essence vraie est d'ordre spirituel. Ces questions que l'être humain ne saurait esquiver au cours de son séjour terrestre ne sont pas du ressort des sciences positives. Elles dépassent les limites de ces sciences qui se réduisent à la description et la domination du réel phénoménal. Ces sciences, déclarait justement A. D. Kouadio (2011, p.174), « se contentent d'aller sans cesse du conditionné à sa condition elle-même conditionnée, en refusant de saisir la chaîne des conditions dans une synthèse ultime, absolue, inconditionnée ».

Le souci revêt deux dimensions complémentaires qui sont de nature à la fois ontologique et éthique, tendant à définir l'humain comme un être à la fois métaphysique et moral. Du fait de sa nature métaphysique, le souci de l'homme l'engage à éprouver un désir pour le sens de l'être, c'est-à-dire à s'ouvrir de sorte que le sens arrive à la présence. En effet, habiter le monde, affirme M. Heidegger (1958, p.192), « est le trait fondamental de l'être (*Sein*) en conformité duquel les mortels sont ». Habiter authentiquement le monde, est cette manière d'être qui correspond à « l'ouverture à l'étrangeté de l'être-dans-le monde et à la douleur de la *Geworfenheit* qui est au fondement de tout habiter » (F. Dastur (2011, p.130). L'éthique qui dérive du grec *èthos*, dans son acception fondamentale, renvoie d'ailleurs à l'habiter authentique de l'homme caractérisé par l'ouverture à la vérité de l'être. C'est pourquoi dans la perspective heideggérienne (1966, p.141), l'« ontologie fondamentale » qui est « cette pensée

qui pense la vérité de l'Être comme l'élément originel de l'homme en tant qu'existant est déjà elle-même l'éthique originelle ». Ici, il n'est pas attendu de cette ontologie-éthique qu'elle produise des théories ou des normes comme si elle était une instance ontique et transcendantale générant des directives à observer. La pensée est l'agir véritable qui libère en l'homme le *Dasein*. En effet, martèle, M. Heidegger (1966, p.74), « la pensée agit en tant qu'elle pense. [...] La pensée se laisse revendiquer par l'Être pour dire la vérité de l'Être ».

Quoi qu'il en soit, c'est de ce trait du souci existential et métaphysique que découle tout de même l'éthique cette fois-ci entendue comme un ensemble de règles auxquelles une vie sensée est appelée à se conformer pour répondre à la dimension spirituelle et raisonnable de l'homme. L'être-là de l'homme excède le monde empirique qui le réduit à hypostasier ses besoins matériels. Comme l'affirme M. Savadogo (2001, p.229), « l'homme n'est pas un membre de la nature parmi d'autres, il est celui qui transcende toute condition que lui impose la nature par son aptitude à se transformer lui-même, à se fixer une orientation propre, indépendante des conditions naturelles ».

Dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Kant (1986, p.15), déclare : « Il est certain qu'on ne cessera jamais d'aspirer à la métaphysique parce que l'intérêt de la raison humaine universelle s'y trouve bien trop intimement impliqué ». La valeur de la métaphysique est justifiée par l'incapacité dans laquelle se trouve la raison de se satisfaire de ce qui relève uniquement du monde empirique. On sait que dans la perspective kantienne, ce sont les concepts de Dieu, de la liberté de la volonté et de l'immortalité de l'âme qui mobilisent tant l'intérêt spéculatif de la raison que son intérêt pratique. Transcendant le domaine de l'expérience sensible et relevant ainsi de l'inconnaissable, ces entités trouvent leur raison d'être et signification dans le domaine pratique, où la liberté humaine qui échappe à la nécessité de la nature est appelée à s'exercer selon des principes et lois posées par une volonté autonome et libre. La perfection de l'humanité est ainsi fonction de sa capacité à libérer la raison des exigences mondaines et hétéronomes qui l'empêchent de diriger l'histoire avec discernement.

Le progrès de l'humanité ne saurait prendre pour seule mesure le rythme du développement des sciences et des technologies. Ces sciences et techniques ne peuvent véritablement rendre service à l'humain qu'à la condition d'être dans les mains de ceux qui font de l'éthique un souci existentiel de premier plan. Le savoir vrai, ainsi que l'avaient bien compris les anciens Grecs, doit inclure en son sein l'éthique qui résulte en vérité de la nature spirituelle de l'être humain, le déterminant à s'efforcer de mener une existence sensée et raisonnable. À ce propos, M. Savadogo (2008, p.8) notait à juste titre que « le domaine auquel renvoie la notion d'éthique, le

genre d'actes qu'elle s'emploie à désigner, se découvre par-delà les fonctions biologiques, il traduit le triomphe de la liberté en l'homme sur le règne de la nécessité naturelle ».

Ainsi, les interrogations métaphysiques se présentent non comme de simples questions de curiosité mais comme des chemins par la médiation desquels l'homme s'arrache à ses préoccupations banales pour affirmer sa liberté. La liberté profondément comprise est ce qui produit l'histoire et l'histoire n'est rien d'autre que l'histoire de l'être, ou encore l'espace temporel s'ouvrant pour la conquête du sens. On peut dès à présent se demander ce qu'il en est de la fin de la métaphysique, préoccupation que ne saurait éluder la réflexion philosophique actuelle.

3. La fin de la métaphysique et l'avènement d'une autre pensée : cheminement avec Martin Heidegger

Les discours portant sur la fin de la métaphysique sont dans l'air du temps aujourd'hui et résonnent autant que se propagent la domination et l'influence de la technoscience sur tous les compartiments de la réalité. L'équivocité entourant le concept « la fin de la métaphysique » mérite d'être levée car étant comprise fondamentalement, la fin annoncée et en cours de la métaphysique, est un tournant historique qui est porteur d'espoir en ce qu'elle laisse découvrir que la préoccupation ontologique reste en éveil chez des penseurs et poètes contemporains alors qu'avec l'impulsion du nihilisme, tout semble dissuader l'humanité dans son ensemble, y compris les philosophes, à s'en démarquer du fait de son inutilité.

D'abord, la fin de la métaphysique ne doit pas être appréhendée comme sa décadence, sa cessation ou sa disparition. Cette approche de la fin de la métaphysique qui nie l'intérêt du discours métaphysique en tant que ce dernier est fantaisiste et totalement en déphasage avec l'exigence de la configuration scientifico-technique du monde, reprise entre autres par Comte, Carnap, le cercle de Vienne, ne touche pas du doigt le sens fondamental, la réalité de ce que représente le concept de « la fin de la métaphysique ». La fin de la métaphysique doit être entendue ici comme son achèvement. L'achèvement n'a pas le sens d'un parachèvement qui presuppose une certaine maturation des philosophies d'aujourd'hui, qui seraient plus évoluées par rapport à celles anciennes et en traduiraient la vérité achevée. Chez Heidegger, en effet, écrit F. Dastur (2011, p.189), l'histoire n'est pas interprétée sous la grille de l'hégélianisme pour lequel elle est comprise comme le progrès de la conscience vers la vérité absolue ou « comme le mouvement de retour à soi de l'esprit aliéné ». L'histoire se déploie plutôt comme un oubli croissant de l'être et le mouvement de la pensée se veut ici rétrograde car il chemine vers la quête de la source oubliée de l'être ou de l'impensé de la pensée.

Toute pensée a sa nécessité à elle et se présente comme la levée d'un coin de voile sur l'être de l'étant capté par la ou les figures philosophiques d'une époque donnée. En effet, soutient M. Heidegger (1976, p.114), « la fin de la philosophie est lieu - celui auquel le tout de son histoire se rassemble dans sa possibilité la plus extrême ». C'est une époque où la philosophie assimilée à la métaphysique trouve l'accomplissement de toutes ses virtualités dans les sciences de tout genre qui procède en réalité de sa matrice métaphysique depuis son éclosion dans le monde grec. En clair, fait observer M. Heidegger (1976, p.115) :

Le déploiement des sciences est du même coup leur affranchissement de la philosophie et l'établissement de leur autosuffisance. Ce phénomène appartient à l'achèvement de la philosophie. Son déploiement aujourd'hui bat son plein dans tous les secteurs de l'étant. Il a l'air d'une décomposition de la philosophie, mais en réalité il en est bel et bien l'achèvement.

Dans la sphère philosophique, *stricto sensu*, toutes les figures possibles de l'être ont été dévoilées depuis l'avènement du Platonisme jusqu'à Nietzsche, appréhendé par Heidegger comme la dernière figure de la métaphysique occidentale. Parallèlement, les sciences sorties de la philosophie comme l'anthropologie, la psychologie, la sociologie prennent le relais des ontologies régionales jadis considérées comme la chasse gardée de la métaphysique, et s'appliquent dorénavant à une mise en ordre rationnel de tous les secteurs de l'étant, en vue de son contrôle et de son exploitation totale. Pilotée par la science naissante du milieu du XXe siècle, la cybernétique, définie, selon Heidegger (1976, p.116) comme « la théorie qui a pour objet la prise en main de la planification possible et de l'organisation du travail humain ». Qu'elles prennent aujourd'hui les noms de science informatique, de neuroscience, d'intelligence artificielle, il s'agit clairement des ramifications de la métaphysique achevée incarnée par la technique moderne dont la fonction est, rappelons-le, la maîtrise par le calcul global de tout ce qui apparaît dans l'univers ontique. Comme l'explique J-L Marion (2005, p.348) :

La technique récapitule en fait toutes les possibilités qu'a réalisées la métaphysique et, de part en part, l'incarne - ou plutôt en manifeste la désincarnation. Et si la technique progresse sans fin et sans autre but que son propre accroissement, elle le doit au fait qu'aucune autre possibilité ne s'offre plus à elle, ni à nous. La technique se produit et s'augmente, parce qu'elle n'a pas d'autre choix, ni d'autre possibilité que de persévéérer dans son étantité close. Sans fin - sans arrêt, mais aussi sans but. La technique n'accomplit pas seulement toutes les possibilités acquises de la métaphysique – elle en réalise aussi l'absence de toute nouvelle possibilité.

L'époque de la technique, convient-il de le relever, est celle de Nietzsche pour lequel l'être de l'étant est interprété comme volonté de puissance soumise à l'éternel retour de l'identique. Pareille interprétation annonce la nature de l'être telle qu'elle se dévoile sous l'ère de la technique planétaire. Le dévoilement ayant cours sous l'ère de la technique est le *Ge-stell*, que traduit le concept d'arraisonnement qui n'est rien d'autre, écrit Heidegger (1958, p.26), que le comportement provoquant qui définit le rapport de l'homme à l'étant sous la contrainte duquel « l'être se montre exclusivement comme fonds ou stock d'énergie disponible ». Résumant fort bien ce trait de la pensée heideggérienne, A. Badiou (1989, p.29) dira : « Le seul concept de l'être que connaît la technique est celui de la matière première, proposée sans restriction au forçage du vouloir-produire et du vouloir-déchaînés ». L'homme, destiné à répondre à l'appel de ce type de dévoilement se définit comme une bête de labeur à qui il est confié la tâche de faire perdurer cet état de chose, symptôme du nihilisme moderne. L'homme moderne, disait H. Marcuse (1968, p.39) est enchaîné à son insu dans les filets de la raison instrumentale, une raison devenue pensée unidimensionnelle : « Le mouvement de la pensée est arrêté par des barrières qui apparaissent comme les limites de la Raison elle-même ». Ce moment historique est celui où n'a droit de cité que la pensée calculante et opératoire, celle qui sait maîtriser l'étant dans sa totalité selon des méthodes et plans préalablement établis par une subjectivité conquérante.

Du point de vue des critères d'appréciation scientiste et ontique, cela témoigne d'un progrès véritable de l'humanité arrivée à la pleine maîtrise de sa puissance, tandis que du point de vue ontologique, cette époque de l'hégémonie de la technique moderne est porteuse d'un péril parce qu'elle dépouille l'homme de sa liberté, l'empêchant de percevoir l'écart qui se creuse de jour en jour entre la réalité de son *Dasein* et celle de l'être comme tel. En effet, note M. Haar (1983, p.335), citant Heidegger : « L'absence de détresse est la détresse suprême et la plus cachée ... L'absence de détresse consiste en ceci : on se figure que l'on a bien en main le réel et la réalité et que l'on sait ce qu'est le vrai... »

Détachées de leur matrice philosophique, les sciences de tous ordres conquièrent les diverses sections de l'étant selon les besoins de la spécialisation pour des buts essentiellement pratiques mais se révèlent incapables de produire un véritable éveil spirituel de l'humanité. Elles se dévoilent ainsi comme source de misère spirituelle. C'est pourquoi M. Heidegger (1968, p.48) relevait ce fait pour le moins évident : « l'enracinement des sciences dans leur fondement essentiel est bel et bien mort ». La technoscience sait bien calculer, planifier, maîtriser l'étant, conférant à l'homme une puissance matérielle inégalée, mais elle ne sait pas penser, cela n'est pas du ressort de son essence, fait observer Martin Heidegger. L'humanité qui semble avoir

placé, à notre époque, tous ses espoirs en elle se trouve plongée dans un sommeil ontologique. Dans *Introduction à la métaphysique*, M. Heidegger (1967, p.49) souligne encore que « la décadence spirituelle de la terre » est la conséquence du règne planétaire de la technique qui crée au niveau de l'homme abîme et indigence. L'essence de la technique est le danger suprême. Toutefois, l'espoir du salut n'a pas totalement disparu, car comme le fait observer le poète Hölderlin, repris par Heidegger (1958, p.38) : « Là où il y a danger, là aussi croît ce qui sauve ». Ce qui veut dire que même si la technique menace de réduire l'être de l'homme à la seule réalité étante ou matérielle, elle peut susciter du même coup, paradoxalement un éveil ontologique, duquel il peut advenir une méditation sérieuse de l'homme sur l'être qui porte son être.

Il ne s'agit, loin s'en faut, de fuir la civilisation technicienne mais de l'affronter pour qu'elle libère un espace pour la pensée. D. Janicaud (1991, pp.127-128), soutient dans ce sens que dans la perspective heideggérienne « l'être même s'abrite dans la portée de la technique moderne et du nihilisme proprement dit. La tâche qui nous est proposée – loin de consister à refouler, limiter, arrêter le développement technique – sera plutôt de l'ouvrir à sa propre dimension d'énigmatичité : Voyons-nous l'éclair de l'être dans la portée de la technique ? ». Dès lors, il se pose la question de savoir à quoi pourrait ressembler l'autre pensée susceptible de sauver l'homme du nihilisme qui menace de dissoudre son essence ontologique dans la matière. Autrement dit, comment pouvons-nous sortir du nihilisme ?

Pour sortir du nihilisme l'homme doit s'ouvrir à l'écoute du logos originel que sont la pensée méditante et la poésie. La pensée et la poésie recueillent l'être car en elles l'être se donne dans la parole, mieux l'être est parole. Méditant l'essence de la chose, celle-ci dévoile originellement le monde comme le Quadriparti. En effet, explique M. Zarader (1986, p.195),

la chose en assemblant, retient, et en retenant rend manifeste : elle assemble terre et ciel, divins et mortels, les retient dans la simplicité de leur présence unie, et les laisse séjourner. Elle seule permet au quadruple séjour de s'accomplir chaque fois en mode d'unité.

Dans cette configuration du monde, l'homme ne tient pas la place du sujet pour lequel les autres éléments apparaissent comme des objets pour son regard, mais l'être-là à qui est dévolu essentiellement le rôle de recueillir le sens de l'être à travers le langage.

La poésie se comprend ontologiquement comme le lieu de révélation de l'originel et du sacré. Elle est création et fondation libre. C'est pour cela qu'elle peut capter et faire entendre les signes des dieux, qui ont déserté la terre du fait de l'extension du nihilisme résultant de la science technicisée. Hölderlin (1988, p.43) disait justement que « le poète est le fondateur de l'Être ». C'est pourquoi l'homme qui tient à son essence spirituelle est censée habiter la terre, non comme le seigneur de l'étant ou de la création mais comme un poète, c'est-à-dire un être humain

sensible à la détresse de son temps, et s'ouvrant pour recevoir les signes des dieux au profit de son peuple. La poésie participe ainsi de la sacralisation de la terre.

Lorsque l'homme reconnaît sa coappartenance à l'être, il se produit une assumption par laquelle la science technicisée nihiliste dans sa nature, est surmontée. Il ne s'agit nullement ici de renier la technoscience, en refusant ses créations et ses objets. Car soutient M. Heidegger (1966, p.177) : « Nous pouvons dire « oui » à l'emploi inévitable des objets techniques et nous pouvons en même temps lui dire « non » en ce sens que nous nous les empêchions de nous accaparer et ainsi de fausser, brouiller et finalement vider notre être ». Ce qui revient à dire que jeté sans son consentement dans l'univers de la matière, l'homme qui a pour structure l'être-au-monde ne peut se couper du monde des étants. Mais il peut exister librement et authentiquement, car il dispose de la capacité de penser ; il peut méditer le vide ou le mystère de la présence. Par-là, les objets techniques perdent leur poids asservissant pour devenir de simples instruments au service de l'homme.

Conclusion

Il sied de retenir que même si elle peut sembler éloignée des préoccupations journalières de l'homme, inutile aux yeux de certains, comparativement aux diverses sciences positives, la métaphysique se singularise, dans le vaste champ de la culture humaine, comme un type de savoir qui traduit une manière d'être essentielle de l'homme par laquelle il s'arrache par le questionnement à sa nature animale et à sa condition naturelle pour appréhender ce qui dépasse les limites de sa réalité sensible. On comprend mieux maintenant pourquoi la métaphysique est un souci de l'existence de tout être humain doté de pensée et capable de se dénier à la pensée. En ces moments où la métaphysique s'achève dans la rationalité technico-scientifique, et où la philosophie est de plus en plus confinée par les politiques éducatives gouvernementales dans la position de “parent pauvre” des disciplines scolaire et universitaire, l'intérêt pour l'ontologie, à notre sens, doit demeurer vif au sein de la cité des hommes parce que c'est elle qui, en réalité, alimente et entretient l'essence spirituelle de l'humanité mieux que la religion. En effet, la religion en raison de la primauté qu'elle consacre à la foi peut engourdir la pensée qui, pour penser véritablement se doit de questionner. La situation sécuritaire dans nos pays en proie à la violence terroriste, la question du développement économique et industriel qui sont les soucis de l'heure, comme tout le monde le reconnaît, ne résultent-elles pas au fond du nihilisme dont est porteuse la civilisation technico-scientifique du monde actuel ? Tout le monde se préoccupe du développement, tous le désirent, sans avoir égard à la question de savoir comment il peut

advenir proprement de sorte à répondre essentiellement au besoin spirituel de l'humanité. Que vaut d'ailleurs le développement s'il ne repose pas sur une appropriation véritable de l'essence métaphysique de l'homme ? Au lieu de nous poser la question de savoir ce que nous pouvons faire de la métaphysique, posons-nous la question de ce qui pourrait advenir si nous nous engagions en elle, ainsi que le mentionnait Martin Heidegger dans son cours de 1935, intitulé *Introduction à la métaphysique*³.

³ Le cours intitulé *Introduction à la métaphysique* fut dispensé par Martin Heidegger à l'université de Fribourg-en-Brisgau en 1935. Il fut publié chez Max Niemeyer en 1952. La traduction et l'édition en langue française est de Gallimard, en 1967.

Bibliographie

- Aristote, 1991, *La métaphysique*, Tome I, trad. J. Tricot, Paris, éd. Vrin.
- Aristote, 1965, *Éthique de Nicomaque*, trad. Jean Voilquin, Paris, éd. Flammarion.
- Badiou (Alain), 1989, *Manifeste pour la philosophie*, Paris, éd. du Seuil.
- Dastur (Françoise), 2011, *Heidegger et la pensée à venir*, Paris, éd. Vrin.
- Dibi Kouadio (Augustin), 2011, *Mots de remerciements de Professeur Dibi*, in *Hommage à un maître, Augustin Dibi, Une figure vivante de la pensée pensante*, Abidjan, Annales Philosophique de l'UCAO, pp.173-176.
- Carnap (Rudolph), 1985, « *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse du langage* », in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Trad. B. Cassin, Chauvire, A. Guittard, J. Sebestik, A. Soulez, Paris, éd. Presses Universitaires de France.
- Comte (Auguste), 2001, *Cours de Philosophie positive*, Québec, éd. bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm.
- Couloubaritsis (Lambros), 2005, *Ontologies et hénologies contemporaines*, in *Y a-t-il une histoire de la métaphysique ?*, Paris, éd. Presses Universitaires de France, pp.303-341.
- Hadot (Pierre), 1995, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, éd. Gallimard.
- Haar (Michel), 1983, *Le tournant de la détresse*, in *Cahier de l'Herne*, Paris, éd. Presses Universitaires de France, pp.331-358.
- Heidegger (Martin), 2005, *Achèvement de la métaphysique et poésie*, trad. Adeline Froidecourt, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1973, *Approche de Hölderlin*, trad. Henri Corbin, Michel Deguy, François Février et Jean Loney, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1962, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. Wolfgang Brokmeier, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1986, *Être et Temps*, trad. François Vezin, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1958, *Essais et conférences*, trad. André Préau, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1967, *Introduction à la métaphysique*, trad. Gilbert Khan, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1966, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, in *Questions III*, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1966, *Sérénité*, trad. André Préau, in *Questions III*, Paris, éd. Gallimard.
- Heidegger (Martin), 1976, *La fin de la philosophie et le tournant*, trad. Jean Beaufret, in *Questions IV*, Paris, éd. Gallimard.

- Heidegger (Martin), 1992, *Qu'appelle-t-on penser ?,* trad. Aloys Becker et Gérard Granel, Paris, éd. Presses Universitaires de France.
- Heidegger (Martin), 1968, *Qu'est-ce que la métaphysique ?,* trad. Henry Corbin, in *Questions I*, Paris, éd. Gallimard.
- Janicaud (Dominique), 1985, *La puissance du rationnel*, Paris, éd. Gallimard.
- Kant (Emmanuel), 2006, *Critique de la raison pure*, trad. Alain Renaut, Paris, éd. Flammarion.
- Kant (Emmanuel), 1986, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, trad. Louis Guillermit, Paris, éd. Vrin.
- Kouakou (Antoine), 2014, *L'inutile métaphysique*, in *Salonul Invitalilor*, Roumanie, pp.11-20.
- Leclère (Albert), 1908, *La Philosophie Grecque avant Socrate*, Paris, éd. Librairie Bloud et C[°].
- Marcuse (Herbert), 1968, *L'homme unidimensionnel*, trad. Monique Wittig, Paris, éd. de Minuit.
- Marion (Jean-Luc), 2005, *La «fin de la métaphysique» comme possibilité*, in *Y a-t-il une histoire de la métaphysique*, Paris, éd. Presses Universitaires de France, pp.343-367.
- Nef (Frédéric), 2004, *Qu'est-ce que la métaphysique ?,* Paris, éd. Gallimard.
- Platon, 2008, *Le Sophiste*, in *Œuvres Complètes*, trad. Luc Brisson, Paris, éd. Flammarion.
- Ricœur (Paul), 1969, *Le conflit des interprétations*, Paris, éd. du Seuil.
- Russell (Bertrand), 1971, *La méthode scientifique en philosophie*, trad. Philippe Devaux, Paris, éd. Payot.
- Savadogo (Mahamadé), 2001, *Philosophie et Existence*, Paris, éd. L'Harmattan.
- Savadogo (Mahamadé), 2008, *Pour une éthique de l'engagement*, Namur, éd. Presses Universitaires de Namur.
- Zarader (Marlène), 1986, *Heidegger et les P*